

## Le Barbare, le Grec et la science selon Philippe d'Oponte

Par François Lasserre, Lausanne

A la fin de sa contribution aux Entretiens de la Fondation Hardt de 1961 consacrés à l'image du barbare dans la pensée grecque, faisant sien un propos des Lois de Platon (747e) amplifié dans l'Epinomis (987d–e), O. Reverdin concluait: «Ce que [les Grecs] ont emprunté aux autres peuples, ils l'ont ennobli; ils ont élevé au rang de science ce qui était demeuré chez les Barbares au niveau des connaissances pratiques et de l'habileté professionnelle.»<sup>1</sup> On lit, en effet, dans les Lois (747a–c) que la science première du nombre (l'arithmétique), étendue aux grandeurs (la géométrie), aux sons (l'harmonie) et aux mouvements tant rectilignes que circulaires (l'astronomie), doit constituer la base de l'éducation, à condition d'être réservée à l'acquisition de connaissances utiles (ὄνησίμως κτήσεσθαι) et préservée de tout aspect servile (ἀνελευθερίαν) et cupide (φιλοχρηματίαν), caractéristique de son usage chez les Egyptiens et les Phéniciens. Et dans l'Epinomis, l. c., à propos des mouvements des astres que l'astronomie sait réduire à des nombres, tandis que les barbares (c'est-à-dire les Egyptiens et les Syriens: 987a) n'ont pu que relever leurs positions: «Posons en principe que tout ce que les Grecs reçoivent des barbares, ils l'embellissent et le portent à sa perfection.»<sup>2</sup> Ce que je voudrais montrer à partir de ces deux réflexions, filles l'une de l'autre peut-être, mais opérant sur des critères différents, utilité pédagogique contre utilité pratique dans les Lois<sup>3</sup>, science contre ignorance dans l'Epinomis, c'est qu'elles reflètent deux états d'une théorie sur la genèse des sciences du *quadrivium*<sup>4</sup> qui s'élabore à l'Académie quelque temps avant la mort de Platon.

1 *Grecs et barbares*, Entretiens sur l'antiquité classique VIII (Vandœuvres-Genève 1961 [paru en 1962]) 106sq.

2 Traduction E. des Places, Platon, *Œuvres complètes* XII/2 (Paris 1956) 153. Je ne renvoie que pour mémoire, comme n'intéressant pas cet article, à la littérature déjà considérable consacrée à l'influence possible de doctrines orientales sur la pensée de Platon, qui commence avec l'*Aristoteles* de W. Jaeger (Berlin 1923) 133–137.

3 Les *Lois* reviennent sur l'utilité scolaire des mathématiques en 819a–822d, mais avec un préambule ambigu sur leur utilité philosophique qu'un renvoi liminaire assez évident à l'*Epinomis* a fait considérer à juste titre comme ajouté au texte original de Platon (817e–818e; voir C. Ritter, *Platos Gesetze II, Kommentar zum griechischen Texte*, Leipzig 1896, 215, confirmé sur le fond de la question par G. Müller, *Studien zu den platonischen Nomoi*, 2. Aufl., München 1968, 34).

4 Le groupement des quatre sciences est attesté pour la première fois en tant qu'instrument d'étude chez Hippias, *Vorsokr.* 86 A 11 ap. Plat., *Hipp. mai.* 285b–d, ce qui autorise ici l'emploi du terme *quadrivium*.

Les deux passages que je viens de citer mentionnent clairement deux peuples, les Egyptiens et les Phéniciens, et moins clairement un troisième à travers la désignation géographique Συρία, attachée au pays dont le ciel sans nuages, comme le ciel égyptien, avait permis l'observation des astres. L'évocation des Egyptiens et des Phéniciens n'appelle provisoirement que cette remarque: ils ont inventé respectivement la géométrie et l'arithmétique. Celle de la Syrie a été correctement expliquée par le plus récent commentateur de l'Epinomis, L. Tarán<sup>5</sup>: il s'agit, sous son autre nom, de l'Assyrie en tant que patrie des Chaldéens. Chaldéens et Egyptiens se retrouvent mentionnés ensemble comme fondateurs de l'astronomie chez plusieurs auteurs plus tardifs, en général tributaires de l'historiographie alexandrine, à commencer par Cicéron, *De div. 1, 1, 2: Principio Assyrii, ut ab ultimis auctoritatem repetam, propter planetarum magnitudinemque regionum, quas incolabant, cum caelum ex omni parte patens atque apertum intuerentur, traiectiones motusque stellarum observaverunt, quibus notatis, quid cuique significaretur, memoriae prodiderunt. Qua in natione Chaldaei non ex artis, sed ex gentis vocabulo nominati diuturna observatione siderum scientiam putantur effecisse, ut praedici posset, quid cuique eventurum et quo quisque fato natus esset. Eandem artem etiam Aegyptii longinquitate temporum innumerabilibus paene saeculis consecuti putantur.*

En lui-même banal<sup>6</sup>, ce témoignage de Cicéron présente au moins l'avantage de permettre la substitution de «Syrie» par «Chaldéens» à travers la mention des «Assyriens», en même temps que d'offrir à l'argument du ciel pur allégué par l'Epinomis le cadre plus large d'une explication de l'invention de l'astronomie dans un pays plat que ne bornait à l'horizon aucune montagne. Qu'on n'ait retenu ici des Chaldéens que leur spécialisation dans l'astrologie, tout en leur attribuant d'abord l'invention de l'astronomie, tient au sujet du *De divinatione*, mais ce trait devait être attaché de tout temps à leur réputation en Grèce, car Eudoxe déjà, quelques années seulement après la mort de Platon, donc à peu près à la date de la publication de l'Epinomis, le citait à leur propos, d'ailleurs pour exprimer à cet égard un scepticisme total (F 343 Lasserre, ap. Cic., *De div. 2, 42, 87*): *Sic opinatur, id quod scriptum reliquit, Chaldaeis in praedictione et in notatione cuiusque vitae ex natali die minimum esse credendum.* Astronomie, astrologie et, ajoutons-le d'après l'Epinomis elle-même en 987a–b et 988a, théologie astrale forment une seule et même science dans l'image grecque du Chaldéen à l'époque où l'on s'y intéresse dans l'Académie de Platon. Quant aux Egyptiens, les Lois font allusion à leur stricte observance du

5 *Academica. Plato, Philip of Opus, and the Pseudo-Platonic Epinomis* (Philadelphia 1975) 304.

6 On pourrait aussi citer Josèphe, *C. Ap. 1, 2, 14*, faisant des premiers théologiens grecs les «disciples des Egyptiens et des Chaldéens», Porphyre, *Vit. Pyth. 6*, donnant à Pythagore pour maîtres en géométrie les Egyptiens, en arithmétique, les Phéniciens, en astronomie, les Chaldéens, Diogène Laërce 9, 34sq., rapportant que Démocrite avait appris la géométrie en Egypte et la théologie et l'astronomie chez les Chaldéens, etc.

calendrier des fêtes célébrant les dieux (799a), et Platon ne fait nulle part ailleurs état de leur astrologie, mais elle était connue déjà d'Hérodote, qui leur en attribue l'invention sous la forme classique de l'horoscope, reprise, dit-il, par les poètes grecs (II 82).

Cela dit en guise de prémisse, une attestation souvent alléguée, mais mal exploitée jusqu'à présent, révèle au-delà de ces indices la théorie de l'origine du quadrivium telle qu'elle se présentait à la date de la mort de Platon. Elle constitue un chapitre important de la biographie abrégée du philosophe qui ouvre l'*Academicorum Philosophorum Index Herculaneensis*, et elle y figure comme une citation de Philippe d'Oponite racontant les derniers moments de Platon à l'auteur auquel Philodème déclare avoir emprunté toute son information, à quelques adjonctions et variantes près<sup>7</sup>. La voici dans la version que permettent aujourd'hui les vérifications effectuées par T. Dorandi sur l'original napolitain et qu'il m'a été possible de discuter avec lui, document en main<sup>8</sup>:

Col. III 35 δὲ [Φίλιππος ὁ Μεδ]μα[ῖ-  
 ο[ς ὁ ἄσ]τρολόγος [ἐ]ξηγεῖ-  
 τ' αὐτῶι γεγονῶς ἀναγρα-  
 φεὺς τοῦ Πλάτωνος καὶ ἄ-  
 κουστής, ὅτι γεγηρακῶς  
 40 ἤδη Πλάτων ξέν[ον] ὑπε-  
 δέξ[ατ]ο Χαλδα[ῖ]ον ἐπ[ὶ  
 λόγους] τινάς. [Ἐῖτα δὲ  
 μικρὸν] ἐπύρεξε[ν, αὐλούμε-

7 Contemporain de Philippe, seul témoin, selon Philodème, col. X 1–5, pour les trois voyages de Platon en Sicile et pour sa rencontre avec Dion à Olympie (col. X 7–22 + *PHerc.* 164, fr. 5, p. XVI Mekler), cet informateur ne saurait être, à mon sens, qu'Hermodore de Syracuse, auteur d'un *Περὶ Πλάτωνος* duquel Diogène Laërce 3, 6 a tiré une information sur l'âge de Platon (fr. 6 chez M. Isnardi Parente, *La Scuola di Platone III, Senocrate–Ermodoro*, Napoli 1982, 158) qui coïncide avec les 27 ans que lui donne Philodème, col. X 7, à la mort de Socrate: il eut ses 28 ans après cet événement, quand il quitta Athènes pour Mégare. J'en ai défendu l'hypothèse avec plus de détails sous le titre «*Hermodore de Syracuse dans Acad. Ind.?*», étude à paraître dans les *Mélanges offerts à Marcello Gigante* pour son 60e anniversaire.

8 Col. III + V, pp. 13–15 Mekler (sur l'interpolation de la colonne IV, voir en dernier lieu T. Dorandi, *Sulla trasmissione del testo dell'«Index Academicorum Philosophorum Herculaneensis»*, Proc. of the XVI Int. Congr. of Papyrology, Chicago 1981, 139–144). Le texte présenté ici et dans les autres citations d'*Acad. Ind.* diffère en plusieurs endroits de celui de Mekler. On se reportera à sa copie de l'apographe d'Oxford (qu'une photographie de l'original m'a conduit à corriger en quelques endroits) et à son appareil critique pour juger des raisons de nos différences. Les plus importantes seront justifiées dans l'édition des extraits attribuables à Hermodore, à paraître en appendice dans *La Scuola di Platone II, De Léodamas de Thasos à Philippe d'Oponite* (voir la note précédente). Mais je saisis cette occasion pour remercier M. Tiziano Dorandi, attaché au Centro Internazionale per lo Studio dei Papiri Ercolanesi, de m'avoir fait profiter et de sa copie de ces extraits, et de son expérience de la papyrologie herculanaise.

Col. V ν[ο]ς δ' ὑπὸ Θράιτης ἔγ γε  
 μέλ[ει] ἔκρουσε δακτύλω[ν]<sup>9</sup>  
 ἐνδιδοῦ[ς] ῥυθμόν. Αὐτόθι  
 δ' ὡς πα[ρ]αφρονοίη τε φωνεῖν  
 5 τὸν Πλάτωνα καὶ ἐπερωτῆ-  
 σαι τοῦ δ' εἰπόντος «ἐννο-  
 εῖς, ὡς πάντῃ τὸ βάρβαρον  
 ἄμα[θ]ές, ἅτε γε παρὰ ῥυθμόν  
 οὔ[τω]ς βάρβαρος φέρουσα  
 10 τ[ὰ]ς πν[ο]ὰς ἀδυνατεῖ μα-  
 θεῖν», ἡσθῆναι μεγάλως καὶ  
 ἐν εἰ[δ]ίασι μεγάλῃ τὸν ἄν-  
 δρα [π]οπύζειν, ἐπ[ε]ὶ καὶ ταῦ-  
 τ' ἐπὶ νοῦν ἤρχετ' [α]ὐτῶι καὶ  
 15 [διε]κράτει. Διαθερμανθέν-  
 τος δὲ μᾶλλον, ἐκ [δέ] τινος ἐ-  
 γέρσεως νύκτωρ ψ[υ]χρ[ο]-  
 τέρου [γε]νομέν[ου] ἐπεισ-  
 ἤχθησ[αν π]ί[ν]ακες . . .

Comparée à la version de S. Mekler, celle-ci s'en distingue surtout par la soudure de la colonne III à la colonne V, qui ne laisse aucune place à l'hypothèse de lignes perdues, contrairement à l'image qu'en donnaient les précédents éditeurs. Il est devenu possible, par là, de restituer un texte continu, qui rattache nécessairement la seconde partie du récit, l'épisode de la flûtiste, à la première, la visite du Chaldéen, et la place nécessairement aussi sous l'autorité de Philippe. Les éléments de style indirect conservés par Philodème confirment, au besoin, son caractère de citation: φωνεῖν, ἐπερωτῆσαι, ἡσθῆναι, ποπ(π)ύζειν. De ce fait, le mot de Philippe dans sa réponse à Platon, ἐννοεῖς ὡς πάντῃ τὸ βάρβαρον ἄμαθές, s'applique non seulement à l'incapacité de la flûtiste thrace en rythmique – le rythme égal et descendant du dactyle devait instaurer la sérénité (Resp. 400b et Procl., Comm. in Plat. remp. 1, 61 Kroll)<sup>10</sup> –, mais aussi à la prestation du Chaldéen dans l'entretien qui a précédé l'accès de fièvre et dont Philodème a malencontreusement passé le contenu sous silence. Πάντῃ, en effet, fait référence à plusieurs exemples de barbares ignorants. De même, donc, que la flûtiste thrace ne connaît pas la loi du nombre qui régit le rythme, de même le Chaldéen, tout en révélant sa piété naturelle par l'intuition des dieux

9 La lecture ἔκρουσε, que Dorandi juge possible, commande la conjecture δακτύλω[ν], mais on peut à la rigueur restituer δακτυλικίον en tenant compte de la variante ὈΝ[ ] portée au-dessus d'ω[ ].

10 Une référence à l'incantation guérisseuse du thrace Zalmoxis mentionnée dans le *Charmide* 156d, est moins probable, bien qu'elle ait passé dans la liste traditionnelle des accusations de plagiat portées contre Platon (Clem. Alex., *Protr.* VI 70).

sidéraux (c'est le sens d'*Epinomis* 988a où sont comparés les cultes grecs et les cultes barbares), avait montré son incompetence à l'endroit des lois numériques régissant divinement les mouvements des astres et présidant ainsi à l'harmonie de l'univers. L'*Epinomis* en apportera la démonstration dans les chapitres de sa conclusion, de 990a à 992d, et il n'y a pas d'autre sujet possible à l'entretien du Chaldéen avec Platon, dès lors, précisément, qu'il s'agit d'un Chaldéen. La qualité d'ἀστρολόγος attribuée à Philippe par l'informateur de Philodème en cette occurrence n'a pas été choisie au hasard.

Je pourrais dire aussi: dès lors que le récit de Philippe a pour objet d'authentifier l'*Epinomis*. Il se poursuit, en effet, par la description d'une rémission de la fièvre qui permet à Platon, au cours de la nuit, de se faire apporter ses tablettes (les deux derniers mots conservés l'attestent de manière suffisamment sûre, le premier surtout), et il devait s'achever sur l'évocation de la rédaction du treizième livre des Lois, que la tradition donne tantôt à Platon, tantôt à Philippe, en général sous le titre d'*Epinomis*<sup>11</sup>. De son côté, Cicéron, *Cat. mai.* 5, 13, voit dans la mort de Platon l'exemple d'une belle fin, puisqu'il était mort «en écrivant»: *Est etiam quiete et pure et eleganter actae aetatis placida ac lenis senectus, qualem accepimus Platonis, qui uno et octogesimo anno scribens est mortuus*. Au vu de cette nouvelle évidence, on ne peut plus soutenir que l'*Epinomis* soit réellement de la main de Platon, car il saute aux yeux que le récit de Philippe doit masquer son caractère apocryphe. Seul dépositaire de ce dernier écrit en même temps que seul témoin de ce dernier jour – Hermippe prétendra plus tard que Platon était mort publiquement, pendant un repas de noces (fr. 41 Wehrli)<sup>12</sup> –, Philippe avait aussi, en sa qualité de secrétaire (ἀναγραφεὺς) du philosophe, effacé le texte inscrit dans la cire des tablettes après l'avoir recopié de sa main sur un papyrus, de telle sorte qu'il n'en restait pas d'exemplaire autographe. Bref, son récit réunit les artifices classiques d'une falsification. Personne ne s'y trompera. Mais pour qui acceptait de croire à son témoignage, comme l'a certainement fait le biographe, et probablement Philodème après lui, ce récit confirmait, au contraire, l'authenticité de l'*Epinomis* et il a suffi, de fait, à l'assurer contre le doute dans la tradition la mieux établie de l'héritage platonicien. Il ne faut pas être grand clerc, d'ailleurs, pour prédire que d'aucuns l'allégueront dorénavant à cette fin, contre toute vraisemblance, pour garder l'*Epinomis* à Platon.

Relativement au *quadrivium*, l'épisode de la flûtiste comble ce qui manquait à l'énumération des Egyptiens, des Phéniciens et des Chaldéens dans les Lois et l'*Epinomis*: l'origine de la musique. On montrerait facilement que l'historiographie grecque, et en particulier l'heurématographie développée par les sophistes, avaient proposé depuis longtemps, pour des raisons variées,

11 Voir les attestations réunies et discutées en dernier lieu par L. Tarán, op. cit. 128–139.

12 Quelques lettres déchiffrées par Dorandi au bas de la col. V d'*Acad. Ind.*, et la note qui figure au-dessous, déjà publiée par Mekler, p. 15, semblent se rapporter à cette information.

d'autres peuples que les Thraces. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux nombreuses informations du ΠΡΩΤΟΣ ΕΥΡΕΤΗΣ d'A. Kleingünther sur ce point, bien introduites par la phrase: «Schwierig ist die Frage der Erfinder in der Musik.»<sup>13</sup> Mais ce n'est pas le lieu d'en débattre. Car on ne voit pas que l'Académie ait fait autre chose que se conformer à l'une des traditions reçues. Ce qui semble propre à Platon, c'est d'avoir cherché une explication de cette invention en relation avec le *quadrivium*. On la trouve exposée dans un chapitre de la République, dès 435e, qui traite de la partie thymique de l'âme: aux Thraces et aux Scythes revient précisément le caractère thymique, c'est-à-dire l'instinct agressif (θυμοειδής), aux Grecs, le goût du savoir (φιλομαθής), qui correspond à la raison, aux Phéniciens et aux Egyptiens, l'appétit de lucre (φιλοχρήματον), qui se rattache aux désirs déraisonnables. Visiblement, Platon a utilisé ici des caractérisations empruntées à un autre contexte, celui de l'attitude de ces peuples vis-à-vis des sciences; le parallèle de Lois 747a–c sur les Egyptiens et les Phéniciens le prouve. Mais pour ce contexte précisément, il ne faut retenir de l'instinct agressif manifesté par les guerriers thraces ou scythes, que la notion d'instinct, comme le fait Platon en 440e en la distinguant autant de la raison que des appétits des sens, sans cesser toutefois de l'illustrer par la colère en tant que sentiment naturel. On peut donc inférer de ce passage de la République que la flûtiste thrace, aux yeux de Philippe, suivait son instinct en jouant sur son instrument. Et l'on en tient une autre preuve au début du livre II des Lois, largement consacré à l'éducation par la musique, quand on lit en 653d–654a que les cris et les bonds de tout être jeune manifestent l'existence d'un instinct musical antérieur à la musique disciplinée par le rythme et l'harmonie, de la même manière qu'en Resp. 441a ce sont les colères de l'enfant qui démontrent le caractère instinctif de l'âme thymique avant l'intervention de la raison. Il n'est pas besoin de plus d'indices pour s'assurer qu'une théorie de l'origine barbare des sciences mathématiques s'est élaborée à l'Académie dès le temps de la République et qu'elle n'a guère varié jusqu'aux Lois. Elle ne disait pas encore, comme dans l'Epinomis, que la vertu de la Grèce avait été de donner à ces sciences un statut philosophique, mais, déjà, qu'elles conduisaient à la philosophie au fur et à mesure qu'on les affranchissait des objets concrets et des buts seulement utilitaires.

Pour saisir maintenant la différence qui se fait jour entre cet état de la théorie et la modification qu'elle subira chez Philippe, il convient de s'attacher à l'aphorisme πάντη τὸ βάρβαρον ἀμαθές. En tant qu'aphorisme, en effet, il exprime nécessairement une vérité importante. Et du fait que Philippe non seulement se l'attribue, mais encore se flatte d'avoir charmé Platon par la nouveauté ou la justesse de l'idée qu'il formulait ainsi, on doit admettre qu'elle occupe dans sa conception des mathématiques une place éminente. Πάντη, je

13 Leipzig 1933, p. 28.

l'ai dit plus haut, oblige à l'appliquer au moins à la musique et à l'astronomie. Valait-elle aussi pour les Egyptiens inventant la géométrie et pour les Phéniciens inventant l'arithmétique? Et sur quoi insiste-t-elle?

Cherchant à répondre à la première de ces questions, à laquelle l'*Epinomis* n'apporte aucun éclaircissement, je me suis progressivement convaincu qu'il y avait lieu d'utiliser à cet effet le chapitre bien connu sur l'histoire de la géométrie de Thalès à Platon inséré par Proclus dans l'introduction de son Commentaire au premier livre des *Eléments* d'Euclide, pp. 64, 18–68, 6 Friedlein. Il commence, en effet, par l'invention de cette science, que les Egyptiens auraient élaborée pour assurer un cadastre indiscutable aux propriétés individuelles dont la crue du Nil détruisait chaque année les bornages. Relayant sans doute une tradition ionienne, Hérodote II 109, 3, l'avait déjà dit, notant aussi que la géométrie avait ensuite passé chez les Grecs. Mais il n'ajoutait pas cette réflexion, comme le fait Proclus, qu'«on ne saurait s'étonner qu'un besoin pratique ait occasionné la découverte de cette science et des autres, puisque tout ce qui relève de la génération procède de l'imperfection à la perfection. Il est donc normal que le progrès se fasse de la perception sensible au raisonnement et du raisonnement à l'intellection. Aussi, de même que la connaissance précise des nombres prit naissance chez les Phéniciens en raison du commerce et des échanges, de même la géométrie fut inventée chez les Egyptiens pour la raison qui vient d'être dite». Et dans la suite de ce texte, Proclus montrera comment Thalès sut élever la géométrie au niveau d'une théorie générale à partir du témoignage de ses sens, et comment, de progrès en progrès, surtout depuis Platon, elle s'éleva encore à force de généralité et d'abstraction jusqu'à devenir, grâce au dernier disciple de Platon cité, Philippe, une contribution «à l'achèvement de sa philosophie».

Depuis L. Spengel, *Eudemii Rhodii Peripatetici fragmenta quae supersunt* (Berlin 1866, 2e éd. 1870) IX–XI et fr. 84, on a admis avec quelques réserves seulement sur les adjonctions dues à Proclus, que l'ensemble du chapitre provient de l'histoire de la géométrie d'Eudème de Rhodes<sup>14</sup>. Plusieurs raisons m'incitent à le faire remonter en dernière analyse plus haut encore, et très précisément à Philippe d'Oponite. Les deux plus importantes sont les suivantes. D'une part, il se termine par un éloge de Philippe présenté comme le mathématicien de l'Académie qui aurait porté à son point d'achèvement la philosophie de Platon dans son œuvre: καὶ τὰς ζητήσεις ἐποιεῖτο κατὰ τὰς Πλάτωνος ὕφη-

14 Fr. 133 Wehrli. Les objections de K. Reidemeister, *Das exakte Denken der Griechen* (Hamburg 1949) 20–21, n'allèguent contre Eudème que l'insertion de la notice sur Pythagore, mais on peut montrer aussi qu'aucun des progrès cités par Proclus ne figure dans les citations explicites de l'*Histoire de la géométrie* d'Eudème. A cet argument e silentio s'ajoute la constatation positive que les informations très précises sur les travaux exécutés à l'Académie et la confiance finale de Philippe remontent nécessairement à un Académicien contemporain de Platon.



γήσεις καὶ ταῦτα προύβαλλεν ἑαυτῷ, ὅσα ᾤετο τῇ Πλάτωνος φιλοσοφίᾳ συντελεῖν. D'autre part, le paragraphe consacré aux progrès de la géométrie à l'Académie commence par une phrase d'ouverture à laquelle fait pendant, dans la biographie de Platon de l'*Academicorum Index*, aussitôt après le récit de Philippe, la phrase d'ouverture d'un paragraphe parallèle sur les mêmes progrès (certaines mentions sont communes aux deux listes), avec des correspondances de vocabulaire évidentes, si bien que l'hypothèse nécessaire d'une source commune ne peut conduire qu'à Philippe, l'informateur avoué du biographe que cite constamment, et, pour cette phrase, littéralement, Philodème<sup>15</sup>. Certes, le récit de Philippe s'arrête, chez Philodème, à la mort du philosophe, et les coupures pratiquées dans le texte du biographe ont fait disparaître la transition unissant ce récit à l'éloge de l'enseignement de Platon, et avec elle la preuve éventuelle d'une nouvelle référence à Philippe. Mais cette preuve n'est pas indispensable, puisque le parallélisme des deux éloges, celui du biographe et celui de Proclus, oblige à remonter au-delà du premier, donc à son informateur. Il y a donc concordance d'hypothèses fortes entre les deux preuves, qui, se soutenant mutuellement, semblent exclure tout autre nom possible – Speusippe? Xénocrate? – que celui de Philippe.

Philippe ayant écrit un *Περὶ Πλάτωνος*, selon la *Suda* s.v. φιλόσοφος, on n'hésitera pas à attribuer à cet ouvrage aussi bien le récit des derniers moments de Platon que l'évocation de son activité auprès des mathématiciens attirés par lui à l'Académie. Dans la mesure, d'ailleurs, où cette évocation fait servir l'histoire des progrès de la géométrie à la louange du philosophe plutôt qu'à l'information des générations à venir, elle entre bien dans le cadre d'un livre portant ce titre. Dans la mesure, aussi, où elle met en évidence les mathématiques plutôt que la philosophie, elle contribue comme le récit à donner à l'*Epinomis* l'autorité d'un testament spirituel. Mais en ce qui concerne notre sujet, elle permet plus simplement d'affirmer que Philippe avait mis en rapport avec Platon dans le même ouvrage les quatre sciences du *quadrivium* pour montrer comment la sagesse des Grecs en général et la philosophie de Platon en particulier avaient, pour chacune d'elles, modifié du tout au tout le statut reçu de leurs fondateurs barbares. Et s'il tenait certainement de Platon l'idée de cette modification, il en a de manière différente défini la portée, en liant étroitement l'acquisition des connaissances – μαθεῖν – à l'acquisition de la sagesse – σοφία. Certes, dans les Lois 747b, Platon déclare que le plus grand mérite des mathématiques enseignées à l'école (παιδειον μάθημα) est «d'éveiller l'élève engourdi, ignorant de

15 Comparer Procl., op. cit., p. 66, 8–11 Friedlein Πλάτων δ' ἐπὶ τούτοις γενόμενος μεγίστην ἐποίησεν ἐπίδοσιν τὰ τε ἄλλα μαθήματα καὶ τὴν γεωμετρίαν λαβεῖν διὰ τὴν περι αὐτὰ σπουδὴν, et *Acad. Ind.* col. Y 1–7 [Καὶ τὰδε δὲ συνάγωγ] παρέγραφα: [ἐξ]επεπόητο δέ, φη[σ]ί, καὶ τῶν μαθημάτων ἐπίδοσις πολλὴ κατ' ἐκεῖνο[ν] τὸν χρόνον, ἀρχιτεκτονοῦντο[ς] μ[ε]ν καὶ προβλήματ[α] διδόντος τοῦ Π[λ]άτωνος, ζητούντων δὲ μετὰ σπουδῆς αὐτὰ τῶν μαθηματικῶν.



nature, et de le rendre instruit, capable de mémoire et vif d'esprit» – τὸν νυστάζοντα καὶ ἀμαθῆ φύσει ἐγείρει καὶ εὐμαθῆ καὶ μνήμονα καὶ ἀγγίνουον ἀπεργάζεται – et il donne à l'ensemble de ces qualités le nom de σοφία. Mais cette σοφία s'oppose à la πανουργία du barbare et non pas à son ignorance. Au contraire, la σοφία de l'Epinomis 973a–974d (et 976c–978b passim) est la sagesse de l'âme (974b), la sagesse du philosophe; elle est, par exemple, supérieure à la mémoire (976c) dont les Lois recommandent l'éveil. Elle récupère, en somme, les vertus de la dialectique, à laquelle devaient conduire les sciences du *quadrivium* selon le raisonnement plus ancien, et déjà bien oublié, de la République, VII 521c–535a. Et si elle résulte, comme celle des Lois, de l'instruction, du μαθεῖν, c'est d'une instruction qui porte en elle-même sa fin, qui se confond avec la science philosophique. Dans l'Academicorum Index, les vestiges du commentaire qui suit l'évocation des recherches mathématiques à l'Académie, et qui dépend encore de Philippe, laissent clairement apparaître une opposition entre l'acquisition des ἀναγκαῖα, des connaissances indispensables aux besoins de la vie (cf. Epin. 974e ἀναγκαιόταται [ἐπιστῆμαι]), et celle de l'ὀνήσιμον (cf. Lois 747c ὀνησίμως κτήσεσθαι): les paresseux «séparaient l'utile du nécessaire» et se rendaient ainsi semblables à des «esclaves»<sup>16</sup>. Dans l'Epinomis, l'*apprendre* remplit la fonction d'un programme philosophique (voir 974d, 978e, 979d, 987d, 988b, 989c–e). Et dans l'Academicorum Index encore, au terme de son exposé sur ce que devenait l'Académie après la mort de Platon – il en parle maintenant au présent –, l'informateur de Philodème souligne l'erreur des étudiants qui allaient cacher leur ignorance – ἀμαθία – chez un concurrent de Philippe en se détournant de celui qui était pourtant «l'héritier le plus attachant et le plus sage» de Platon<sup>17</sup>. On ne se dissimulera pas que le biographe du fondateur de l'Académie jouait ainsi – c'est le sens de ce témoignage polémique – le savoir contre la philosophie dans la recherche de la sagesse. L'Epinomis le fait aussi, en dernière analyse, à force de réduire la connaissance du dieu des sages, philosophie suprême, à l'acquisition parfaite des sciences du *quadrivium*. Le platonisme y trouvait, certes, un aboutissement logique, du moins dans la logique étroite de Philippe, mais il y perdait du même coup son âme.

16 Col. Y 31–34 [τὸ ὀνήσιμ[ο]ν ἀπῆρτησαν τῶν ἀναγκαιῶν· οἱ γὰρ] περὶ τῶν [ὀνησίμων] [ἄπ]ο[νοι] δικαίως εἶ[ν]αι δοκοῦσιν οἰκότριβες.

17 Col. I 34–42 Εἰς ἐκεῖνο[ν γὰρ] ἀπ[ο]τραπ[ό]μενο[ι] τ[ί]νες] ἰκανὸν ἔχειν πρόβλη[μ]α τῆς ἰδίας ἀμαθίας νομ[ί]ζουσιν. Μᾶλλον δὲ ἀ[μ]αρ[τ]άνουσιν μόνοι τὸν τοῦ ἡ[δ]ίστου καὶ σοφωτάτου δια[δ]όχου] ἀκατανοοῦντες πλεονεξία[ν]. En lisant ensuite Ὅπερ γ' ἀπέγραψα ἐκ τῶν αὐ[τ]οῦ. Κατὰ δὲ [Δικαιάρχον τοῖς] ἄλλοις ἀπεδείκνυτο φιλανθ[ρ]ωπία[ν] κτλ., par passage à la colonne II après κατὰ, on réfute l'hypothèse de K. Gaiser rendue publique pour la première fois par la Neue Zürcher Zeitung des 7/8 novembre 1981, p. 65, selon laquelle toute la description de l'activité des élèves de Platon à l'Académie proviendrait de Dicéarque, nommé à nouveau après cette citation: Τοιαῦτα γεγραφότος Δικαιάρχου κτλ.